

TOME 1

LA PROMESSE

LE VIDE

Quand on voit le système solaire, les planètes tourner autour du Soleil, est-ce qu'on pense à l'immensité de l'espace, est-ce qu'on s'imagine que la Terre puisse être engloutie, aspirée par l'obscurité, tomber dans le vide ? Au fond de nous on sait qu'il existe un équilibre, dont nous faisons partie, une révolution qui nous englobe et nous dépasse, un cycle immuable, rassurant, la marche inexorable de la vie. Alors pourquoi irait-on détruire ce qui nous porte, nous nourrit, nous éclaire, nous fait, jusque dans notre corps ?

Pour écrire sur la Terre et les êtres vivants, il faut prendre corps avec elle, s'y enraciner quelque temps, se faire tout petit et, puisqu'on est ouvert à la vie, curieux d'elle, et qu'on veut sur la peau et tout au fond de soi être bouleversé par de l'inconnu, de l'inattendu, des choses simples et surprenantes, on sort de soi, on regarde autour de soi, on est émerveillé par un ciel étoilé.

On se retrouve premier homme, assis dans son abri-sous-roche, et on mesure d'un coup au mot de sans-abri que l'ellipse des événements heureux et malheureux a poursuivi et accéléré son cours, des mouvements intérieurs qui sèment la vie jusqu'aux migrations des corps perdus, malmenés, meurtris, qui laissent les sourires et les rêves derrière soi, des trajectoires douloureuses, des vies tranchées.

Le vide. D'abord. Où rien n'est écrit. Sans traces, qu'elles soient engageantes ou repoussantes. Le vide, moment

où tout peut apparaître. Moment où quelque chose, une chose, une cause peut venir donner du sens.

Un premier sens poétique...

Ciel sans nuages, immaculé. Ciel profond, sans limite.

Mer sans vagues, étale. Mer profonde, sans fonds visibles.

Lever de soleil sur le vide.

Lever de soleil sur l'humble contemplateur qui tente de se fondre en lui et lui donne le sens de sa propre finitude.

Le vide est-il positif ? Est-il grand, profond, parle-t-il ?

Écouter le monde, les mots. Ne pas parler du monde, parler le monde ; le monde parle en nous.

Il faut rester en éveil, écouter le vide, attendre que les mots dont on connaît naturellement leur profondeur sans qu'on en ait conscience prennent forme en soi, qu'ils se mettent à parler en soi. C'est simple. Se laisser emporter. Découvrir qu'en parlant sa langue on est savant en toutes choses et que les mots sont porteurs de vie, qu'on a en soi le trésor de l'accumulation de l'expérience humaine, que la nature s'écrit en soi par les mots dans la spirale du vivant.

Parler les mots mêmes, en un fil ininterrompu depuis le premier homme. Laisser la forme, la matière lever, prendre vie, se développer, arriver à terme. Être émerveillé que les mots disent de façon si évidente ce qu'ils ont à dire. Est-ce qu'il faut les décrypter, de *kruptos* en grec, « caché » ? Ils n'ont pas de secrets ; ils sont limpides, évidents, clairvoyants.

Le vide n'est ni ordre ni désordre. Il n'est pas le néant, ni le chaos. En réalité, le vide échappe à la définition, il y a

une impossibilité à le *définir*, puisqu'il n'a ni fin ni limite. Jusqu'où peut-on le saisir pour lui donner du sens, un sens ? Il y a une impossibilité à le *déterminer*, lui donner un terme, une finitude, une fin en soi.

Le vide est libre. Il est libre de toute définition car il n'est pas à appréhender. Est-il de l'espace ? Est-il un moment ? Il ne parle pas, ne dit rien de lui-même. Il ne se manifeste pas. Ni clair ni sombre. Ni là-bas ni plus loin.

Il n'est cependant pas une absence. Il n'est pas silence. Il résonne dans l'idée que l'on a de lui. Il est plein de tous les sens qu'on lui imagine.

Provenir, naître des limbes, d'un lever de soleil, d'une poussière d'étoiles...

Le vide est une résonance, il entre comme un fluide, dans le corps de celui qui est en éveil.

Le vide est nécessaire avant d'appréhender ce que les mots ont à révéler, car on ne sortira pas indemne de ce qu'ils vont dire. Car autant ils contiennent le plus beau de l'humanité, autant ils vont nous lancer à la figure leur terrible vérité.

Prendre le temps, faire le vide.

On va entendre les mots gronder depuis les premières civilisations, migrer jusqu'à nous. Des mots qui vont laisser des traces profondes chez tous les humains, des sortes de lacérations dont toute personne qui fait l'apprentissage de la langue sera marquée et constituée pour le restant de sa vie. Ce livre devrait révéler comment soigner ces déchirures, les effacer, comment arrêter, inverser ce mouvement funeste pour l'humain et la planète. Mots

d'amour et de fureur sortis de bouches, de corps qu'on ne distingue pas dans les nuages de poussière, dans le temps, dans l'oubli volontaire.

Laisser reposer la poussière.

Prêter l'oreille à l'écho des cris, des sons, des mots plus audibles, plus construits. Et écouter les murmures.

Il ne faut pas avoir peur de remonter les époques jusqu'à la source de l'humanité. Mille ans est un jour. Une génération ce n'est rien, on peut imaginer une famille qui nous est proche, garder les corps et les visages, changer le décor, les habits, garder la langue, qui s'est si peu transformée, et l'on a une représentation assez fidèle d'une même famille qui a remonté le temps. Avec les mêmes et simples aspirations. Vivre libre, être heureux, vivre ensemble, créer une harmonie parmi les siens, un équilibre à l'image de la nature, faire face à l'adversité, travailler la terre qui nourrit, construire un toit, prendre le temps de voir les enfants grandir, prendre du temps, s'exposer au soleil, bouger son corps sous le soleil, admirer les plantes et les animaux, se soigner grâce aux plantes généreuses que prodigue la nature, créer des objets utiles ou expressifs ou beaux, faire la fête, aimer et tant de choses simples que tous les peuples reproduisent. Aspiration.

Les peuples veulent vivre !

Ne pas avoir peur. Les peuples sont faits pour s'entendre, ils se mélangent d'ailleurs naturellement, par attraction, par amour. S'écouter et se comprendre. Un concert incroyable sous une même baguette, celle de la vie. N'est-il pas temps, sur cette Terre si petite tout à coup, d'écrire l'histoire de la libération des hommes par les mots ?

Le règne de l'innocence n'est-il pas venu ? N'en a-t-on pas assez du sang coulé, des guerres, de la manipulation, des violences, de l'asservissement, de l'appropriation et de l'exclusion, des pressions de toutes sortes ?

Innocence, *innocentia* en latin, vient du verbe *nocere*, nuire. Quand les innocents, tous ceux qui ne veulent nuire ni ne nuisent en rien sur cette Terre dans leur existence vont-ils se reconnaître, se regarder, se parler, s'unir dans ce seul espoir d'arrêter le cours d'une humanité qui détruit tout sur son passage ? Qui finit par laisser sur un sol ravagé cette trace seule de son passage, préfigurant la mort, l'anéantissement, la transformation stérile d'êtres et de choses, semant la souffrance, en érigeant une immense poubelle. Mais il y a sur cette Terre des personnes qui vivent, modestement, qui respectent leur environnement et lui donnent du répit, ont une prescience, une conscience de la réalité de notre monde, de l'état de la Terre, qui se reconnaissent, résistent et vivent avec le sourire qu'ils promènent comme un cadeau de la vie. Qu'est-ce qui peut les réunir ?

Il n'est pas si compliqué de remonter jusqu'aux langues dites anciennes que finalement d'une certaine façon on parle toujours. Toutes les langues dans leur état passé, parlées ou écrites, sont précieuses, sur tous les continents, parce qu'elles sont plus proches d'un monde plus naturel, moins touché par les hommes. Le fil de la langue n'est jamais coupé. N'est-il pas arrivé le temps où les hommes qui ne veulent pas nuire vont se reconnaître sur la Terre, par-delà les multiples langues qui existent encore ?

Pourquoi seuls les hommes tuent, gratuitement ou avec mille raisons ? Comment comprendre que des humains aient passé toutes les limites du supportable ? Que sont ces limites ? Seuls les mots, leur origine, leur histoire, leur évolution, leurs sens sont capables de raconter les humains car les mots n'ont pas cessé de parler les hommes, comme les hommes n'ont pas cessé de parler les mots. La langue ne les trahit pas, elle les révèle. Les mots ne sont pas faits des petits mensonges de la grande histoire, la plupart du temps édulcorée par ses thuriféraires. La langue ne fait pas de compromis, elle est, corps vivant, dépositaire de tout ce que les hommes ont pensé, formulé, agi.

Chercher à comprendre, encore et encore. Aller encore et toujours au cœur des mots, percevoir ce qui les définit, creuser et polir pour amener à la lumière les éléments de sens premiers, minimaux, ou parlants, de ce qui sort sans cesse de nos bouches.

LA RESPIRATION

Ce qui sort de nos bouches, c'est d'abord du souffle. De l'air. Avant d'avoir appris à parler on respire. On n'a pas conscience de respirer. On sent l'air passer par la bouche ou le nez, on ne le sent pas dans la poitrine ou dans le ventre, sinon qu'il les soulève. On ne peut s'empêcher de respirer. L'air est notre élément. C'est la vie. D'ailleurs ne dit-on pas perdre son dernier souffle pour mourir ? Qui a recueilli le dernier souffle de personnes